

The background of the cover is a soft, painterly illustration. At the bottom, a person in a dark blue suit stands on a grey rock, looking out over a vast, calm blue sea. In the distance, there are hazy, green mountains. The sky is a pale, hazy blue with several blue butterflies of various sizes scattered throughout. Large, vibrant green leaves frame the bottom and sides of the scene.

Ophélie Vanesse

VIEUX FRÈRE

Ophélie Vanesse

Vieux frère

© Ophélie Vanesse, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3484-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Parce qu'on est de ceux qui guérissent, de ceux qui résistent, de ceux qui
croient aux miracles... »

Fauve, Blizzard. Vieux Frères, Partie 1, 2014.

1

ERNEST

« Dis-moi, Noëlle, s'enquit Lisa qui venait de compter les romans étendus sur le lit, tu es sûre que ces huit pavés sont vraiment nécessaires ? »

Au regard suppliant de sa jeune sœur, Lisa comprit qu'elle allait devoir s'obstiner.

« Attends, réfléchis un peu, avec tes quarante kilos, tu ne pourras jamais porter tout ça sur ton dos ! Et je te rappelle qu'on ne part que trois semaines, hors de question que tu emmènes tout ce blabla avec toi ! »

Sous la pression, Noëlle, dépitée, finit par reconnaître qu'elle avait légèrement surestimé le minimum vital. En revanche, ayant sacrifié sa valise à roulettes pour un abominable fourre-tout froisseur de livres, elle pensait à bon droit mériter les égards.

« Mets-toi à la page et prends donc une liseuse la prochaine fois, répliqua Lisa qui, déjà moins complaisante, commençait à envoyer valser d'autres affaires de sa sœur aux quatre coins de la chambre. Allez, en route, Noëlle, nettoyage par le vide, liquidation totale, poursuivit-elle l'œil satisfait de son espièglerie, tout doit disparaître et fissa ! Il ne manquerait plus qu'on loupe notre avion... »

Encore une de ces conversations existentialistes que les filles entretenaient souvent. Voilà trois jours qu'Ernest avait débarqué chez Noëlle, la dernière-née de la famille, et il devait reconnaître que, malgré l'arrivée inopinée de sa sœur Lisa la veille juste avant le dîner, il s'y trouvait plutôt bien. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes de se sentir d'humeur enjouée et il se demandait de quoi ce bien-être pouvait bien résulter. Était-ce le désordre régnant, la poussière sur les meubles, les cadavres de bières éparpillés aux quatre vents ou les cendres répandues sur la table qui lui laissaient un goût de déjà-vu ? Était-ce encore cette grande fenêtre ouverte sur la nuit parisienne qui éveillait en lui une furieuse envie d'envol et de liberté ? À moins que ce ne fût la proximité rassurante du cimetière ou les effluves d'encens parfumant l'atmosphère. Ou juste ce vieux piano dans un coin du salon qui lui rappelait ce groupe plein d'espoir qu'il avait formé avec ses amis au cours de sa bourgeonnante épopée lycéenne. Grandiose époque de la notoriété qui le fit populaire dans le village tout entier. Mais après deux ans d'acharnement à tenter d'exporter ses talents dans les bourgs avoisinants, il avait fini par s'avouer qu'il était à la musique ce que Jean-Claude

Van Damme était à la philosophie. Alors, pour le bien de la communauté et pour celui du monde entier, il s'était résigné à tout abandonner.

Peut-être était-ce simplement la présence de ses sœurs qui lui procurait ce curieux réconfort. Étrange pour qui chérissait tant la solitude. Et le tapage ambiant dans cet appartement n'avait rien de très relaxant. Entre les chamailleries des deux crécelles siphonnées, les pétarades de la machine à café ou l'abominable crissement de la balayeuse au-dehors, la quiétude de sa belle campagne semblait déjà appartenir à un lointain passé. Pourtant, quand ses frères et sœurs avaient décidé d'entreprendre ce grand voyage tous ensemble pour rejoindre leur père, Ernest n'avait pas su refuser, il n'avait pas pu refuser. Ce n'était pas là son moindre défaut. Par crainte d'être mis à nu, il gardait en dedans toutes ses émotions si bien qu'il était parfois capable de s'excuser lui-même lorsqu'il se faisait bousculer, marcher sur les pieds ou passer devant à la caisse du supermarché. Son frère Alain avait bien tenté un jour de le sortir de ce mauvais pas en lui offrant un ouvrage de développement personnel intitulé *Le pouvoir de savoir dire non*, ou quelque chose d'aussi passionnant s'y apparentant. Peu friand de ce genre de littérature qu'il jugeait superflu, il avait accueilli sans sourciller cet insidieux présent puis attesté de son excellence sans même l'avoir feuilleté.

Bien qu'étant malgré lui l'aîné de cette dynastie à rallonge, il avait rarement été un grand instigateur de projets ou de décisions. Il ne parlait jamais de toute façon et encore moins pour manifester son désaccord. Alors, comme de coutume, il s'était laissé porter et avait accepté l'idée de cette expédition familiale avec un maigre espoir de salut. Au fond, il n'y croyait pas tellement et y voyait davantage un sacerdoce, un long chemin de croix à l'issue incertaine. Mais, n'ayant plus rien à perdre, à défaut de bonne étoile, il avait suivi le consentement général. C'était sa dernière sœur Noëlle qui était à l'origine de ce projet. Il ne la blâmait pas ; la tête pleine de rêves à l'aube de ses vingt ans, elle continuait de remuer ciel et terre pour les rassembler, comme un trait d'union dans la phrase familiale. De fait, quand elle en vint à exposer son idée à leur première sœur Emma puis à Lisa, numéro cinq dans l'ordre fraternel, l'idée se transforma très vite en projet et le projet en accomplissement. Elles étaient parvenues, en quelques heures de conciliabules téléphoniques à convaincre chacun des membres de la fratrie de se joindre au périple, en avaient informé leur père puis planifié tout ce qui devait l'être pour déterrer Ernest de ce trou de verdure où il paressait depuis trop longtemps. Bien sûr, il s'était abstenu de manifester son désappointement, mais il devait bien avouer qu'il avait trouvé

tout cela un peu brutal. Après trois ans d'isolement à végéter dans son antre, il lui avait paru vraiment pénible d'être bousculé de la sorte.

« Noëlle, accélère, bon sang ! À ce rythme-là, on n'y arrivera jamais, déplora Lisa en enfournant ses derniers vêtements dans son sac. Allez, sois gentille, pour une fois, laisse-moi boucler tout ça et va finir de te préparer. »

Sa sœur la repoussa et lui demanda encore quelques minutes. Lisa n'allait tout de même pas s'octroyer le pouvoir de régenter jusqu'au contenu même de son sac à dos.

« Que ce soit bien clair, je te donne trois minutes, mais pas une de plus ou bien c'est moi qui me charge de la situation ! », rétorqua-t-elle l'index pointé dans sa direction.

Coutumier de leurs enfantillages, Ernest s'était laissé distraire un court instant avant de replonger, cavalier du passé, dans l'ombre de ses souvenirs. Dans les premiers temps qui avaient suivi son installation à la campagne, Ernest n'était pas si seul à dire vrai. Il recevait souvent la visite de l'un de ses proches, son père, ses grands-parents, voire quelques rares amis de passage, assurant comme toujours avec lui un même monologue. Et peu à peu, la lassitude avait pris ses quartiers, sans doute s'étaient-ils découragés face à son silence. Cela faisait en effet longtemps qu'Ernest ne parlait plus. Certes, il ne s'était jamais montré très loquace, mais il s'était terré ces trois dernières années dans un redoutable mutisme que tous les siens peinaient visiblement à supporter. Désormais, il écoutait et aimait écouter. Ce n'était malheureusement pas au goût des autres qui, sans doute mus par cette vaine angoisse du vide, condamnaient l'unilatéralité de leurs échanges verbaux. Mais ce qu'ils oubliaient, c'était qu'il existait bien des formes de communication, certaines plus puissantes et plus parlantes que les mots. Malgré sa volonté muette à leur délivrer ce message, il ne leur inspirait pourtant plus que de la peine.

Son père, ce père auquel il s'était désespérément attaché, celui qui avait tout tenté pour l'extraire de cette torpeur dans laquelle il sombrait, avait mis les voiles deux ans auparavant. Contraint de se résigner devant son impuissance à le sauver et en dépit de son immense sentiment de culpabilité, il était parti rejoindre de nouveaux horizons. Ernest était heureux de le savoir heureux. Il se réjouissait à l'idée qu'il avait fini par reconstruire sa vie, là-bas, en Thaïlande. Et malgré toutes ses réticences à bouleverser ce quotidien aussi monotone que rassurant, il était curieux de découvrir son univers, l'île sur laquelle il s'était installé, son auberge, la femme qu'il avait rencontrée. D'après les propos de sa jeune sœur Noëlle qui était venue chez lui un matin entretenir les fleurs de son jardin, leur

père filait là-bas des jours paisibles. Alors, même si les visites de ses proches s'étaient espacées et si la présence de ce père lui manquait cruellement, Ernest devait volontiers reconnaître que la vie lui semblait plus douce désormais.

Ses sœurs, Lisa et Noëlle, accompagnées de leur frère Alain, étaient donc venues le chercher chez lui trois jours auparavant pour exhumer son corps meurtri des tréfonds de sa campagne. Sa pauvre carcasse endolorie s'était ainsi retrouvée sur la route en direction de la capitale. Ils avaient fait escale sur le chemin dans une étrange bâtisse d'où s'échappait un curieux fumet de feu de bois. Désorienté, ayant perdu l'usage des changements de décor, après trois années du plus complet enfermement, Ernest avait pris un sérieux coup de chaud. Supposant à tort une pause déjeuner, il avait vu Alain et Lisa signer quelques papiers et en avait finalement déduit qu'il s'agissait de formalités administratives dénuées d'intérêt. Il n'avait pas posé de question, mais avait juste remarqué en sortant combien il se sentait plus léger, sans doute en raison de ce qu'il avait transpiré.

Dans la chambre de Noëlle, les préparatifs semblaient enfin sur le point de s'achever. Le départ se faisait imminent.

« Terminé, malheureuse, le temps est écoulé et ton sac est complet ! Ferme ça tout de suite et n'essaie plus de discuter.

— Par pitié, Lisa ! Laisse-moi prendre cette petite trousse de couture. Regarde, elle est minuscule, s'il te plaît ! »

Sa sœur se montra catégorique, mais Noëlle, opiniâtre, continua de balayer du regard le charnier de bricoles étendu sur le lit avant d'ajouter suppliante :

« Et ces chaussures de marche, il faut bien que je les emmène, je vais en avoir besoin, c'est évident !

— Mais non, bien sûr que non, lui répondit Lisa entre ses dents, tu as déjà trois paires de pompes dans ton sac, c'est largement suffisant ! Allez, c'est fini, je t'ai dit, il n'y a plus de place, la boutique est fermée ! Demande à Ernest si tu veux, je parie qu'il est d'accord avec moi... »

Ernest acquiesça sans sourciller, mais, au fond, il s'en souciait comme d'une guigne des effets personnels de sa sœur.

Quelques minutes plus tard, Noëlle terminait enfin de lacer les chaussures de randonnée approuvées par Lisa qui n'avait, en revanche, pas encore enfilé les siennes.

« Dis donc, la patronne, tu devrais peut-être songer à te préparer aussi, je croyais qu'on avait un avion à prendre. Allez, dépêche-toi ! Qu'est-ce que tu attends ? »

Et voilà comment ils en étaient venus à quitter ce petit nid plus ou moins douillet pour partir explorer le monde. Trois d'entre eux manquaient encore à l'appel pour se trouver enfin réunis tous les six. Emma, la première sœur d'Ernest, ainsi que Martin et Alain, les jumeaux suivants qui, malgré les apparences, avaient bien vécu quelque huit mois tumultueux de colocation dans l'ancre maternel. D'un côté se trouvait Martin, le fort, le valeureux, celui qui arborait ce regard sévère des hommes durement écorchés par la vie ; celui dont les yeux, plus puissants que des fusils d'assaut reflétaient la colère et l'amertume en lui. Face à lui, figurait Alain, l'érudit, l'indécis, le pitre qui, toujours vêtu de ses plus beaux haillons, avait tout du Cro-Magnon dernière génération. Chez lui, la toilette n'était pas une priorité au contraire de son frère à l'allure si soignée. Pourtant, c'était bel et bien ensemble blottis l'un contre l'autre, tel le yin aux côtés de son yang, qu'ils avaient traversé les limbes de la conception.

Aujourd'hui, tous s'envolaient vers de nouveaux horizons. C'était pour Ernest une page qui se tournait et l'aurore d'une renaissance. On ne l'y reprendrait sans doute plus, mais, pour l'heure, il devait bien admettre que la curiosité l'effleurait, comme un désir torpillé d'ailleurs et d'au-delà. D'ici quelques jours, il allait regagner la mer ; cette mer qu'il affectionnait tant avant sa chute et dont les mille et une nuances se trouvaient depuis longtemps englouties dans le cimetière de ses souvenirs. Bientôt, il conduirait sa barque au grand large et s'en irait pêcher ce gros poisson tant convoité. Son gros poisson de liberté¹.

Ses maigres connaissances en matière géographique étant ce qu'elles étaient, Ernest n'avait que peu d'idées de ce qui l'attendait. Quelques vagues images aux nuances vertes et dorées défilaient dans sa tête. Tout ce qu'il pouvait augurer à l'aube de ce pèlerinage, c'était que l'on trouvait en terre thaïlandaise des temples, des éléphants et des plats épicés. Par-delà cette vaste érudition, tout ce qu'il savait présentement, c'était que le parcours pour s'y rendre s'apparentait à celui d'un combattant pour quiconque ne chérissait pas les transports ailés et qu'il risquait fort bien de sabouler les particules volatiles du poltron qu'il était. Dans l'attente, il devait à tout prix garder les pieds sur terre. Dresser des plans sur la comète après la multitude de chutes sidérales qu'il avait endurées devenait impensable. Silence. Tout confiné dans son scaphandre, il risquait moins de se heurter à de cuisantes déceptions qu'à l'époque où sa carapace poreuse absorbait toutes les misères du monde.

Le baume au cœur malgré l'appréhension, tous trois avaient ainsi arpenté sans mot dire les quelques rues désertes conduisant au métro le plus proche. Il faisait encore nuit et les guirlandes de Noël fraîchement installées leur éclairaient la

voie. Dans la station, la traversée pédestre des souterrains leur offrit une généreuse gamme de bousculades et de fragrances urinaires. Lorsqu'ils parvinrent sur le quai, l'infâme bêtaillère entra en gare dans un grincement fracassant.

« C'est ici que l'aventure commence, se réjouit Noëlle tandis que le fardier bondé prenait son élan et qu'elle se cramponnait au dossier devant elle. Je suis tellement heureuse de ce qui nous attend, ajouta-t-elle à l'adresse de son frère, c'est un miracle de se retrouver comme ça tous ensemble !

— Oui, enfin, j'espère que ça va bien se passer, répliqua Lisa un peu moins enthousiaste. Il manque encore les jumeaux et... elle était comment Emma, la dernière fois que tu l'as eue au téléphone ?

— Ça va, ça va, rassure-toi, elle était bien ! Je suis sûre que ça va aller...

— Et Martin ?

— Et Martin, pareil. Il est ravi lui aussi. Il n'a pas dit grand-chose, tu le connais, mais il m'a fait comprendre qu'il était très reconnaissant de tout ce qu'on avait fait... »

À l'intérieur de la rame, le bruit devenait si assourdissant que personne ne s'entendait plus parler. Ernest se retrancha encore dans sa bulle. Il ne parvenait plus à se remémorer son dernier trajet en métro. Quelques lustres avaient dû s'écouler depuis lors. Autour de lui, les gens se heurtaient de tous côtés. Tristes, éteints ou survoltés, tous semblaient s'accommoder naturellement de cette pestilence caractéristique des transports en commun parisiens. L'effervescence était telle qu'Ernest s'en trouvait tout retourné. Noëlle, consciente de son aversion pour les bains de foule, ressentit son effroi et l'enveloppa de ses bras. L'assurance de sa sœur l'apaisa. Sa confiance le réchauffa de l'intérieur et lénifia cette sensation étrange qu'il nourrissait de se sentir si petit au milieu de cette jungle hostile, si vulnérable pour affronter ce monde sans défense. Ici, il ne trouvait plus sa place. Tout n'était plus pour lui que désolation, peine, débauche et répression. Pourtant, dans cet amas de souffrance et de spoliation, d'aucuns disaient qu'il subsistait encore quelques rares îles d'espérance. Alors, peut-être, la découverte d'un Nouveau Monde aux côtés de ses proches en serait-elle un témoignage. Après tout, que restait-il à vivre dépourvu de l'espoir ? Sa sœur Noëlle lui répétait souvent qu'aussi inadapté à cette société qu'il pouvait l'être, il existait assurément quelque part un ailleurs contenant les clés de son bonheur. Ernest craignait malheureusement de ne se sentir, comme Baudelaire, toujours bien que là où il n'était pas².

Curieusement, ses frères et sœurs l'aimaient. Tous faisaient de leur mieux pour